

SYNTHÈSE DE DOSSIER

DURÉE DE L'ÉPREUVE : 2 HEURES 30.

N.B. : il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

Si au cours de l'épreuve le candidat repère ce qui lui semble être une erreur, il la signale immédiatement au surveillant et poursuit sa composition sans perdre de temps.

INSTRUCTIONS

Le traitement de l'épreuve doit s'appuyer uniquement sur les seuls documents fournis.

PARTIE 1 :

Donner un titre au dossier documentaire dans la limite maximale de 15 mots
(2 points)

PARTIE 2 :

Répondre succinctement aux 3 questions suivantes
(environ 10 à 15 lignes par questions)

(2 points chacune, soit un total de 6 points) :

- 1. En quoi les jeunes salariés se distinguent-ils de leurs aînés ?**
- 2. La thèse d'un désengagement des jeunes est-elle fondée ?**
- 3. Proposez deux exemples soulignant l'hétérogénéité des comportements culturels des moins de 34 ans ?**

PARTIE 3 :

Faire une synthèse

Concise, objective et ordonnée entre 450 et 500 mots, introduction et conclusion comprises.

Le candidat mettra dans la marge un signe * après chaque groupe de 50 mots
(12 points avec variation de + ou - 2 points pour l'orthographe).

SOMMAIRE BIBLIOGRAPHIQUE

Document 1 :

« Les étudiants ne sont pas des mutants »,
Laure Endrizzi, 23/04/2013, unisciel.fr p. 29

Document 2 :

Sondage BVA « Les jeunes et le monde du travail :
choc de générations ou passage de témoins ? »,
BPI Group, 12/02/2013, lexpress.fr p. 31

Document 3 :

« Culture et pratiques numériques juvéniles :
quels usages pour quelles compétences ? »,
Florian Dauphin, vol. 7, 2012, questionsvives.revues.org p. 32

Document 4 :

Say Yess.com, page d'accueil, site visité le 28/11/2013 p. 34

Document 5 :

« L'écart entre la jeunesse diplômée et la jeunesse qui décroche s'aggrave »,
entretien avec Olivier Galland, *Le Monde culture et idées*,
17/05/2012, lemonde.fr p. 35

Document 6 :

« Égalité, respect et solidarité », Odile de Laurens,
Volontaires, n° 18, avril-mai 2009, afev.fr p. 37

Document 7 :

« Génération Y : les empêcheurs de travailler en rond »,
Guillemette Faure, *M le magazine du Monde*, 11/04/2013, lemonde.fr p. 38

Document 8 :

« Perceptions et pratiques de consommation des 'Digital Natives'
en matière de biens culturels dématérialisés »,
Etude qualitative – Synthèse des résultats, janvier 2013, csa-fr.com p. 41

Document 9 :

« Les jeunes et la politique, géométries variables »,
entretien avec Anne Muxel, *La Revue Civique*, n° 7,
Hiver 2011-2012, revuecivique.eu p. 42

Document 10 :

« Les pratiques culturelles des jeunes »,
Bruno Maresca, *Cahier de recherche* n° 292,
CREDOC, décembre 2012, credoc.fr p. 44

DOCUMENT 1



Les étudiants ne sont pas des mutants

Il ne suffit pas d'être pratiquant des technologies pour développer des usages experts quand on enseigne ou quand on apprend. Cela vaut pour les enseignants qui ont aujourd'hui, peu ou prou, adopté la bureautique et sont devenus des grands consommateurs de technologies standard (diaporama et courriels), mais dont les usages en matière d'informatique connectée restent le plus souvent cantonnés à la sphère privée. Cela vaut aussi pour les étudiants qui ne sont pas les mutants numériques que l'on se laisse aller à imaginer parfois, lorsqu'on les assimile à des « agents » d'une révolution sociétale à l'œuvre.

Cela semble évident... Et pourtant, nous sommes imprégnés depuis une dizaine d'années maintenant des discours sur la faillite du système scolaire qui échouerait à intégrer les technologies numériques et sur l'écart grandissant entre la société et l'école, qui contribuerait à expliquer le décrochage dans le secondaire et l'échec en premier cycle... !

Au fondement de ces discours, on retrouve toutes les analyses sur cette génération d'abord dite Y (parce qu'elle succédait à la génération X, qui elle-même suivait la génération W), maintenant couramment nommée C parce qu'elle Crée, Communique et Collabore. Les premiers travaux sont américains et remontent à la fin des années 1990. Certains ont connu – et connaissent encore – une fortune réelle, bien au-delà des frontières imposées par l'Atlantique ; ceux de Mark Prensky en particulier avec son incontournable formule opposant *digital natives* (les natifs du numérique) et *digital immigrants* (les migrants du numérique). Tous ces travaux s'appuient sur une argumentation binaire distinguant les pratiques (naturelles) de ceux nés dans les années 1980 et après, des pratiques adoptées (ou non) par ceux plus âgés qui n'ont pas été exposés aux technologies numériques dès leur naissance.

Peu questionnée de prime abord, cette argumentation générationnelle est aujourd'hui soumise à l'examen de nombreuses études empiriques, dont nous allons tenter de rendre compte ici brièvement.

Les étudiants sont-ils techno-compétents parce qu'ils utilisent beaucoup les TIC ?

La réponse est facile, c'est non. Plusieurs éléments d'explication sont avancés. D'abord, les usages développés par les jeunes sont essentiellement de nature récréative : ils utilisent les TIC pour communiquer avec leurs proches (familles et pairs) et plus occasionnellement pour approfondir leurs centres d'intérêt ; les garçons jouent en ligne, les filles investissent davantage les réseaux sociaux. D'autres

facteurs que le genre battent en brèche ces représentations d'une génération homogène : l'âge bien évidemment, car les lycéens, les néo-étudiants et les étudiants de 3^e cycle ont des pratiques de loisirs différenciées, et aussi l'environnement culturel, car les jeunes Québécois sont de faibles consommateurs de SMS comparés aux Américains, tandis que les Français sont plus amateurs de blog que leurs homologues européens.

Ces usages récréatifs sont quantitativement plus importants que les usages académiques et augmentent plus vite, grâce notamment à l'essor des équipements mobiles et à la convergence entre téléphonie et réseaux sociaux. Mais ces usages sont ceux du temps libre et nombre de lycéens et d'étudiants ne souscrivent pas à l'idée que l'institution doit les solliciter dans ces espaces « extimes » qui sont les leurs.

Quoi qu'il en soit, la quantité ne fait pas non plus la qualité. L'observation met au jour des pratiques souvent peu spectaculaires. Une minorité d'étudiants développe des usages avancés et se montre pro-active dans l'adoption de nouvelles technologies ; elle joue finalement un rôle de prescripteur en œuvrant à la régénération des normes sociales. Mais la majorité reste silencieuse : il y a plus de followers que de leaders... La plupart des typologies montre qu'un étudiant sur deux a des usages vraiment basiques, qui relèvent essentiellement de la réception : dans sa boîte à outils, on trouve Google, Facebook, YouTube et Wikipedia, point final ! Les usages impliquant une production, même mineure, sont rares ; les routines sont parfois profondément ancrées et s'apparentent plus à un appauvrissement du social qu'à une augmentation des possibilités humaines ; Jean-Michel Besnier parle d'« homme simplifié ».

Autrement dit, les potentiels d'usage accentuent les inégalités : ce n'est pas tant l'existence de telle ou telle technologie qui impacte les valeurs et les attitudes que ces dernières qui influencent son usage. La différence se fait moins sur le fait d'être équipé ou pas : les étudiants sont de plus en plus nombreux à posséder un ordinateur portable par exemple. La fracture numérique s'est donc déplacée, elle n'a pas disparu. Les inégalités résident désormais davantage dans la nature et la qualité des équipements et dans l'amplitude et l'intensité des usages. On ne naît donc pas agile avec les technologies, on peut le devenir... ou pas. [...]

Laure Endrizzi, Chargée d'étude et de recherche au service Veille et Analyses, Institut français de l'Éducation (ENS de Lyon)

Publié dans *Focus Pédagogie* 23 avril 2013

<http://www.unisciel.fr/les-etudiants-ne-sont-pas-des-mutants>

DOCUMENT 2

Les jeunes et le monde du travail : choc de générations ou passage de témoin ?

Aujourd'hui, qu'attendez-vous en priorité d'une entreprise ? Qu'elle ...

%	Ensemble	30 ans et moins	30 ans et plus
Soit attentive aux conditions de travail	60	60	61
Soit attentive à la qualité du travail des salariés	47	48	46
Préserve un bon équilibre vie professionnelle/vie privée	46	50	43
Vous fasse confiance dans votre travail avant de vous contrôler	40	43	38
Favorise le développement de vos compétence et votre employabilité	35	43	31
Répartisse avec équité les profits entre salariés, dirigeants et actionnaires	35	31	37
Favorise le transfert de compétences entre seniors et juniors	24	19	26

Total supérieur à 100% car plusieurs réponses possibles



5

Dans la liste suivante, quels qualificatifs caractérisent le mieux l'état d'esprit des jeunes dans leur travail ? - Aux plus de 30 ans



Total supérieur à 100% car plusieurs réponses possibles



4

Sondage réalisé par BVA, par internet du 11 au 20 décembre 2012.
 1 000 salariés français âgés de 15 ans et plus ont été interrogés, dont 500 âgés de moins de 30 ans.
http://www.institut-leadership-bpi.com/images/stories/OT21_12 fvrier2013 LExpress.pdf

DOCUMENT 3**Culture et pratiques numériques juvéniles :
quels usages pour quelles compétences ?****Une forme de sociabilité axée autour des TIC**

Pour comprendre la culture numérique des jeunes, il est nécessaire de contextualiser les usages juvéniles des TIC. Pour cette classe d'âge, l'autonomie et l'individualisation sont des besoins primordiaux. La construction de l'adolescence passe par l'autonomie et l'émancipation. L'adolescence est donc une période de construction de soi à côté de la sphère familiale, de l'enfance et du monde des adultes (Singly, 2006). C'est un âge où le sentiment d'appartenance à un groupe de pairs est particulièrement recherché (Pasquier, 2005). Les adolescents recherchent une appartenance et cette dernière s'exprime par des signes distinctifs qui sont mis en avant et qui permettent de se rapprocher des siens et de se distinguer des autres. L'apparence, les vêtements, les codes de communication (verbaux, gestuels et médiatisés), les goûts culturels (musicaux et cinématographiques), l'usage des médias (émissions regardées), ainsi que les téléphones mobiles (iPhone, BlackBerry, etc.) permettent donc de renforcer leur appartenance à un groupe de pairs et de se distinguer des autres groupes et du monde des adultes. Ces signes de distinction au sens de Bourdieu (1979) se retrouvent largement dans leurs pratiques culturelles. Ce passage entre deux âges se manifeste distinctement dans l'usage des TIC. La forme de sociabilité des adolescents se structure autour des TIC en particulier des messageries instantanées, des SMS, des réseaux sociaux et des blogs.

De nombreux travaux (Martin, 2004 ; Metton, 2010) tendent à montrer que les adolescents utilisent les blogs, les messageries instantanées à des fins d'émancipation et d'autonomie. Par les TIC, les enfants entrevoient l'adolescence et les adolescents s'individualisent tout en appartenant à un groupe. L'objectif étant de former et d'appartenir à un groupe d'amis, un réseau social (de sa classe de collège ou de lycée) et de rester en contact, connecté à sa « bande » en permanence. Il se joue avec les outils numériques une appropriation complexe. En effet, les jeunes générations s'inscrivent dans un double mouvement qui peut paraître paradoxal : à la fois un processus d'individualisation et un processus d'imitation. Ce processus ambigu, de distinction et de mimétisme, caractérise l'adolescence.

Il existe par conséquent une culture de groupe avec ses inventions et notamment son langage SMS et son orthographe singulière, ses pratiques et ses représentations. Une culture est par définition conforme aux normes du groupe social (Winkin, 2001). Par les blogs et les réseaux sociaux, les jeunes semblent répondre à une sorte d'injonction d'avoir des amis et de les mettre en avant sur leur réseau. De cette manière, ils matérialisent la preuve du lien (Delaunay-Téterel, 2010). Les relations sociales horizontales sont renforcées et maintenues par la communication en ligne. Internet permet donc de confirmer et de maintenir un lien social préexistant davantage que d'en créer de nouveaux (Lardellier, 2006). Il existe une mise en scène, au sens que donne Goffman (1973), de son réseau, où il faut afficher ses amis, parler du nombre de ses « amis » sur Facebook, avoir des commentaires (ou des « j'aime »), jouer entre la communication synchrone et asynchrone, interpersonnelle et de groupe. Les blogs, à l'instar des réseaux sociaux, permettent de

partager des goûts communs, de créer une communauté d'intérêt, de partager une « intériorité » et des idées (Cardon & Delaunay, 2006). Avec les outils de communication, les adolescents peuvent respecter l'injonction parentale de rester à domicile tout en étant connectés avec leurs amis (Metton, 2004).

« Culture et pratiques numériques juvéniles : Quels usages pour quelles compétences ? » (extrait),
Florian Dauphin, vol. 7, n° 17, 2012
<http://questionsvives.revues.org/988#tocfrom2n1>

DOCUMENT 4

Sayess.com

Say
Yess
.COM

▶ PASSONS À L'ACTION !

Suivre Say-Yess

IMPLUSÉ PAR
JEUN·ISS

INITIATIVES EMPLOI FORMATION LIFESTYLE NUMÉRIQUE LOCAL INTERNATIONAL

A VOUS DE JOUER !



Vocation

Say-yess.com est un média collaboratif en ligne lancé par le programme [Jeun'ESS](#).

Say Yess c'est le média des jeunes qui se bougent pour une société et une économie plus équitables, plus durables, plus solidaires et qui proposent des pistes concrètes à tous ceux qui ont envie d'agir.

Que ce soit à travers le travail, la consommation, la culture, le sport, internet, etc., vous êtes déjà très nombreux à imaginer de nouveaux moyens pour résoudre les problèmes d'aujourd'hui.

Parmi les modèles économiques innovants et positifs qui contribuent à améliorer notre société, **l'Économie Sociale et Solidaire (ESS)** représente des milliers d'initiatives qui fonctionnent, qui sont concrètes et qui peuvent être reproduites.

En s'appuyant sur tous les acteurs qui font déjà avancer la société, Say-yess.com vous donne des clés pour agir. Par de petits gestes ou de grands projets, en bas de chez vous ou à travers le monde, le temps d'une soirée, d'un clic ou toute l'année, les jeunes prennent les choses en main !

Say-yess.com est un média collaboratif où chacun peut prendre la parole et s'impliquer comme il le souhaite, donc n'hésitez pas à proposer une contribution.

Et pourquoi « Say Yess » ?

Say Yess car Oui nous sommes jeunes, Oui nous sommes le changement de demain, Oui nous avons un impact sur notre monde, Oui nous sommes nombreux, Oui nous sommes connectés, et Oui nous agissons !!

Y comme **génération Y**, Y comme Youth !

ESS comme **Économie Sociale et Solidaire**



PARTAGE !

SUIVEZ-NOUS SUR
FACEBOOKSUIVEZ-NOUS SUR
TWITTERSay
Yess!

suivre

Say Yess @SayYess 2h

Envie de participer au seul projet dans lequel Steve Jobs rejoint Mère Thérèse?
say-yess.com/appele-a-osndid...
@SenseSchoolYY #EntrepreneurSocial Expand

Say Yess @SayYess 7h

Vivre pour créer oui, mais créer pour vivre c'est pas facile Heureusement, des asso aident les artistes #ess #culture
say-yess.com/sortir-les-art...

Say Yess @SayYess 20 Nov

Vous vous demandez ce qu'est une #coopérative ? Cette vidéo vous explique tout :
say-yess.com/cooperative/ #ESS Expand

Say Yess @SayYess 19 Nov

Marion, 29 ans, est en train de monter son entreprise de création de vêtements pour personnes à mobilité réduite.
say-yess.com/marion-29-ans...

Site visité le 28/11/2013

<http://www.say-yess.com/say-yess-com-vocation/>

DOCUMENT 5

Olivier Galland : « L'écart entre la jeunesse diplômée et la jeunesse qui décroche s'aggrave »

Olivier Galland, sociologue, est directeur de recherche au CNRS, président du comité scientifique de l'Observatoire de la vie étudiante. Il dresse le portrait de ces jeunes, libres mais adultes sur le tard, dont le nouveau chef de l'Etat fait sa priorité.

(...)

Ce modèle n'en reste pas moins marqué par la dépendance financière et le chômage.

Oui, parce qu'en France, le modèle de transition vers l'âge adulte reste statuaire : le diplôme est hyper valorisé et le marché du travail clivé entre le contrat à durée indéterminée, protecteur, pour les adultes, et le contrat à durée déterminée, pour les jeunes. Le CDI est un symbole très fort : c'est en le signant qu'on devient adulte, qu'on change de statut, qu'on peut faire des projets. Mais la route est longue et instable pour y parvenir. On retrouve d'ailleurs ici le clivage entre deux jeunesse. Les diplômés accèdent au CDI entre 25 et 30 ans dans 80 % des cas. Les autres, un jeune sur cinq, sont plus instables. Et certains d'entre eux sont menacés par l'exclusion sociale.

Cette longue transition est cependant marquée par un fort soutien économique des parents. Le rôle de ceux-ci a changé : ils sont moins prescripteurs de valeurs et davantage accompagnateurs. Et dans un pays où le système d'orientation fonctionne mal, c'est le réseau relationnel de la famille qui prend le relais. Le capital social reste déterminant. A condition d'en disposer, bien entendu...

(...)

Jadis, on était très vite confronté aux réalités de la vie. Est-ce forcément un progrès de devenir adulte plus tard ?

Oui, parce que les jeunes choisissent leur voie de façon autonome. Même si c'est moins sécurisant. D'ailleurs, ils revendiquent ce droit. C'est bien ce qui explique que l'orientation scolaire soit aujourd'hui si mal perçue. Quand celle-ci débouche sur l'échec ou une orientation autoritaire, elle entraîne une grande acrimonie.

Notre système éducatif est structuré autour de l'élitisme républicain. Son rôle est de diriger les meilleurs vers les filières les plus prestigieuses. Les autres sont orientés par défaut. Tout cela se fait au nom de l'égalité républicaine. Le problème, c'est que ce système rigide, traditionnel, tubulaire fonctionne mal aujourd'hui. Quand l'égalité devient uniformisation, elle produit des inégalités. Les enquêtes sociologiques menées auprès des jeunes de banlieue montrent bien cette rancœur. L'école est la première institution de la République qu'ils rencontrent. Quand celle-ci leur dit : vous n'êtes pas capables de réussir, ça fait mal.

Ces jeunes de banlieue, c'est le cœur de la deuxième jeunesse que vous évoquez ?

On la retrouve plus souvent en banlieue, mais tous les jeunes de banlieue n'échouent pas. Cette deuxième jeunesse est bien plus large : ce sont tous ces élèves qui échouent à l'école et n'acquièrent pas les compétences de base leur permettant de trouver un emploi et de se débrouiller dans la vie. L'écart entre la jeunesse diplômée et la jeunesse qui décroche s'aggrave aujourd'hui. C'est extrêmement grave. Cette exclusion sociale a été le ferment des émeutes de banlieue en 2005. Il est toujours présent et peut exploser à tout moment chez une jeunesse qui ne s'exprime pas selon le mode traditionnel des revendications et manifestations. C'est le même ferment qui provoque la radicalisation politique, qu'elle prenne la forme d'un vote d'extrême droite ou d'une dérive à la Mohamed Merah...

LE MONDE CULTURE ET IDEES,

17.05.2012 à 14h39, Mis à jour le 20.05.2012 à 15h05,

Par Benoît Floc'h

<http://www.lemonde.f>

→ POINT DE VUE

Egalité, respect et solidarité

POUR **ODILE DE LAURENS**, QUI A COORDONNÉ POUR L'OBSERVATOIRE DE LA FONDATION DE FRANCE * UNE ENQUÊTE SUR LES VALEURS DES 15-35 ANS, LES NOTIONS D'ÉGALITÉS SOCIALES ET DE SOLIDARITÉ RESTENT DES SUJETS DE MOBILISATION POUR LA JEUNESSE. MAIS ELLES DOIVENT COHABITER AVEC LES VALEURS D'INDIVIDUALISME ET DE LIBERTÉ.

Volontaires ! Dans votre étude sur les « 15-35 ans : les individualités solidaires »*, vous faites un constat presque paradoxal sur les valeurs qui animent la génération des 15-35 ans. Expliquez-nous ?

Odile de Laurens Les valeurs

des jeunes ont bougé par rapport à ce que l'on pouvait constater il y a quelques années. L'idéal d'il y a 20 ans était de devenir cadre commercial dans un grand groupe, aujourd'hui la nouvelle génération bien, que toujours très matérialiste, semble avoir une conscience très forte du sort de l'autre. Cette génération,



sociatif jouit d'un crédit beaucoup plus grand que les autres pouvoirs, tels que la sphère politique ou médiatique.

V1 Quels sont les fondements de cette affiance pour le monde associatif ?

Odile Les associations sont perçues comme un moyen de recréer du collectif mais de manière moins normative, moins contraignante et moins dogmatique que les partis politiques par exemple. Les jeunes rejettent

aujourd'hui tout ce qui va venir contraindre leur liberté individuelle. Cela reste une approche très matérialiste. Se crée avec les associations la sensation qu'elles sont proches de gens et du terrain, plus concrètement

opérationnelle que tout autre pouvoir. Cette jeunesse a besoin de sentir, de constater les effets immédiats de son action. Les associations sont également vécues comme un relais d'opinion et correspondent à un idéal, aux valeurs que mettent les jeunes en avant.

V2 Justement quelles sont ces valeurs mises en avant par les jeunes ?

Odile Le traditionnel triptyque républicain français « Liberté, Égalité, Fraternité » ne semble plus correspondre complètement aux valeurs que les jeunes mettent en avant. La valeur forte qui perdure est celle d'égalité qui est évoquée dans le sens de l'égalité des chances au sein de la société.

Viennent ensuite la notion de respect et de solidarité.

Ce nouveau triptyque est fortement influencé par la situation que vivent les jeunes maintenant, un monde dans lequel la compétitivité est accrue avec la crainte d'une chute très rapide.

V3 La liberté semble la grande absence de ces valeurs. Pourquoi ?

Odile En France, aujourd'hui, les jeunes n'ont pas le sentiment que cette valeur soit menacée ou remise en question, ce qui n'est pas le cas à leurs yeux de la notion d'égalité, de respect ou de solidarité.

V4 Malgré le très fort sentiment d'injustice ressenti par ces jeunes, cette génération

ne semble pas portée par des idées révolutionnaires.

Odile En effet. Cette génération ne souhaite pas bouleverser le système mais plutôt le faire évoluer à la marge. Elle ne veut pas en changer le paradigme mais modifier certains aspects, lisser certains défauts. Elle reste comme je vous le disais une génération très matérialiste.

Lorsqu'elle pense le collectif c'est davantage en terme de collectif de proximité, notamment à travers les associations.

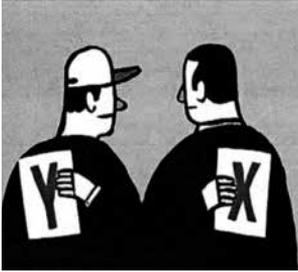
PROFOS RECUEILLIS PAR MARION THIBAUT

* Étude « 15-35 ans : les individualités solidaires », réalisée auprès de 98 personnes sur l'ensemble du territoire français.

www.afev.org

PAGE 4 | Volontaires | N°18 | Avril-Mai 2009

<http://www.afev.fr/pdf/volontaires/volontaires018.pdf>

DOCUMENT 7

Génération Y...
Les empêcheurs de travailler en rond

Désarçonnés par ces salariés d'un nouveau genre, de plus en plus de cadres se forment au « management intergénérationnel ».

C'est l'histoire de la directrice d'une agence de pub qui a voulu secouer un de ses salariés âgé de 28 ans pour qu'il accepte d'arriver au bureau avant 11 h 30 et qui s'est vu répondre : « C'est pas de ma faute, c'est mon biorythme. » C'est l'histoire de la responsable d'un magasin de luxe qui a trouvé son employé affalé dans un fauteuil en vente, un café à la main et a entendu : « Ben quoi, je suis en pause. » C'est l'histoire de la responsable des ressources humaines d'une grande entreprise de bâtiment à laquelle un jeune conducteur de travaux a demandé de cesser de prélever de sa paie les cotisations retraite, avec cet argument : « La retraite, ça ne m'intéresse pas. » Des anecdotes déversées par chariots dans les formations au « management intergénérationnel », voire plus explicitement intitulées « Apprendre à manager la génération Y ». Autrement dit, les moins de 30 ans. [...]

Ils ont moins de 30 ans, travaillent écouteurs sur les oreilles, détestent les horaires de bureau et ne se laissent pas impressionner par la hiérarchie.

Joachim Larralde/Talkie Walkie pour *M* Le magazine du Monde



IMMUABLES CARACTERISTIQUES DE LA JEUNESSE

[...]

Dans une entreprise informatique, on se souvient de ce jeune salarié à l'odeur épouvantable, qui ne portait jamais de chaussures, se lavait les pieds dans la cuvette des toilettes et traitait ouvertement ses collègues plus âgés d'imbéciles.

L'entreprise créa une « équipe de nuit » dont il fut d'abord le seul employé. Le jeune homme finit par donner sa démission pour partir en Inde rencontrer son gourou, et revint quelques mois plus tard en réclamant son poste.

Une histoire caricaturale de la génération Y ? Pas vraiment, puisqu'elle s'est pourtant déroulée en 1974, chez Atari, dans la Silicon Valley. On en retrouve le détail dans la biographie de Steve Jobs par Walter Isaacson (JC Lattès) ... Et c'est ce qui chiffonne dans ces formations au « management de la génération Y ». Insolents, sans respect pour les codes de l'entreprise ... Cela ne correspond-il pas plutôt aux immuables caractéristiques de la jeunesse ? Celui qui considère parfaitement normal de travailler avec des écouteurs est-il fondamentalement différent de celui qui, une génération plus tôt, ne voyait pas pourquoi il continuerait à porter une cravate ou à vouvoyer son collègue ? Rien de neuf dans le conflit opposant les anciens aux modernes. « *La jeunesse subversive mais créative et aimant le risque, ça a toujours existé. Le stéréotype de l'étudiant agité, en phase avec l'air du temps mais dangereux, inspire les mêmes sentiments depuis un siècle* », assure le chercheur Jean Parlons.

A ceux qui en douteraient, il cite le cas d'un jeune bricolo aux horaires aussi imprévisibles que les résultats : Gaston Lagaffe. Entré, chaussé d'espadrilles, dans la vie professionnelle en 1957. Les autres détracteurs des formations au management de la génération Y font valoir que les moins de 30 ans n'ont pas le monopole de ces nouveaux comportements. « *On a mené une enquête comparative en posant les mêmes questions auprès de 900 personnes sur trois générations. Les trois vous disent qu'elles veulent un travail qui a du sens et trouver l'équilibre entre leur vie privée et leur vie professionnelle ... Les différences sont minimes !* » s'exclame François Pichault, professeur à HEC et à l'université de Liège, en Belgique. Dans son étude *Pour en finir avec la génération Y... étude d'une représentation managériale*, il a testé les spécificités supposées de la génération Y, du « peu de sentiment d'appartenance à l'entreprise » à « la difficulté à se projeter ». Il y concède que les Y mettent davantage l'accent « sur le besoin de changer régulièrement d'environnement » ...

Au-delà de ça, « *ce n'est pas une génération Y mais une société Y. Allez dans n'importe quel conseil d'administration, ils sont tous connectés, ailleurs que là où ils sont supposés être ! Ces nouveaux comportements affectent l'ensemble des générations.* » Dans les formations qu'il donne, Francis Boyer préfère d'ailleurs parler de « *culture Y* » que de « *génération Y* », convaincu que l'antagonisme ne se situe pas sur le plan des groupes d'âge. Comme l'interroge l'étude de François Pichault et Mathieu Meyers, « *n'y a-t-il pas, en effet, aujourd'hui, plus de proximité (en termes de rapports au travail) entre un cadre supérieur baby-boomer vivant en famille recomposée et en quête de nouveaux défis professionnels, et un jeune, fraîchement diplômé d'une grande école, pacsé depuis peu et qui entre sur le marché du travail, qu'entre ce jeune et un autre membre de la génération Y à faible qualification ayant déjà subi l'alternance de plusieurs emplois précaires et de périodes de chômage ?* »

DISSONANCE ENTRE DISCOURS AFFICHÉ ET RÉALITÉ

Même si certains chercheurs en ressources humaines sont sceptiques, les cadres qui participent à ces formations ressentent néanmoins le besoin de les suivre et assurent en tirer profit. « *Cela m'a permis de comprendre qu'il faut leur donner des*

règles dès leur arrivée. Leurs parents ne leur ayant jamais posé de limites, c'est à l'entreprise de le faire », raconte une cadre. « La croyance en l'existence d'une génération Y pousse sur le marronnier classique des caractéristiques de la jeunesse rebelle, insoumise ... Elle est véhiculée par trois populations : les consultants, dont c'est le business, les équipes RH, mais de moins en moins et, surtout, les managers », assure Jean Pralong. Si ceux-ci sont perdus, selon lui, c'est parce qu'ils ne savent plus comment se comporter du fait de critères d'appréciation complètement brouillés. « Prenez, par exemple, une banque dans laquelle je me suis rendu récemment. Le discours officiel, c'est 'on aime la génération Y ; on ressemble à nos clients, fini le banquier sinistre avec sa cravate'. Mais demandez 'qu'est-ce qu'un bon conseiller commercial ?', on vous répond 'quelqu'un qui présente bien, rassurant, rasé de près'. Et un bon chef d'agence ? 'c'est celui qui obtient que les gens arrivent à l'heure'... »

Officiellement, on encourage l'utilisation des réseaux sociaux, mais on entend « je suis passé dans son bureau, y avait Facebook ouvert partout, ça bosse pas trop dur. » Il y aurait donc une dissonance entre le discours affiché du type « venez-comme-vous-êtes » et la réalité. « Le problème du manager ordinaire, c'est qu'il ne sait pas quelle règle appliquer. Ce qu'il dit lorsqu'il réclame ces formations, ce n'est pas 'je ne sais pas le gérer' mais 'je ne sais pas quelle règle on va retenir pour m'évaluer' ».

Et si les cadres qui suivent ces formations se posaient en réalité plus de questions sur eux-mêmes que sur les Y ? Ils sentent bien que les jeunes pensent qu'ils défendent un modèle périmé. Parfois, ils souffrent de ne pas recevoir, maintenant qu'ils sont dans la hiérarchie, la considération qu'ils ont eu l'impression d'accorder à leurs chefs quand ils débutaient. Et certains se demandent même si leurs cadets n'ont pas un peu raison ... « A partir des années 1990, on a demandé à la génération X de faire le nettoyage, de virer les anciens. Maintenant, les salariés savent que l'entreprise n'est pas fiable, pas fidèle. En fonction de ça, les gens ont développé des stratégies personnelles. Les Y ont réagi en se disant 'autant profiter de la fête et être dans une entreprise où il y a des distributeurs de boisson et où on me traite bien.. '. », commente Jean-Luc Excousseau.

Lui qui est intervenu aussi bien à EDF que face au GIGN a créé en 2005 un petit manuel de savoir-vivre intergénérationnel diffusé au sein du groupe Accor. « Les Y sont les premiers à avoir intégré la crise. Ça met la pression sur les managers, obligés de se remettre en cause. Je les sensibilise au fait que les méthodes qu'on a mises au point sont dépassées. » A écouter le formateur Francis Boyer, on fait essentiellement appel à lui pour expliquer aux quadras et aux quinquas que le monde a changé : « J'essaie de leur faire comprendre que s'ils veulent recruter les clones de ce qu'ils furent il y a vingt ans, ce ne sera pas possible. »

Guillemette Faure

M le magazine du Monde, 11.04.2013 à 18h14,

Mis à jour le 14.04.2013 à 12h 5

<http://www.lemonde.fr>

DOCUMENT 8

Perceptions et pratiques de consommation des «DIGITAL natives»
en matière de biens culturels dématérialisésLes pratiques illicites en ligne : une
appréhension et un vécu sensiblement différents
selon l'âge

15-18 ans

- ▶ Une cible responsable, vivant moins bien l'illégalité de ses pratiques on-line
- ▶ Justifiant ses pratiques par la nécessité de découvrir et tester une œuvre sur Internet avant de l'acheter

Une cible
respectueuse
et prudente

19-21 ans

- ▶ Une cible décomplexée : surfer de manière illicite sur Internet est jugé « normal » :
- ▶ Justifiant ses pratiques par la « loi de l'offre et de la demande »

Une cible
décomplexée
et
surconsommatrice

22-24 ans

- ▶ Des attitudes mixtes, s'apparentant soit à celles des 15-18 ans pour les plus sensibilisés aux droits des artistes (sentiment de culpabilité et craintes relatives à l'illégalité), soit, pour une minorité à celles des 19-21 ans (attitudes transgressives)
- ▶ Des jeunes justifiant pour la plupart leurs pratiques illicites par les difficultés financières qu'ils rencontrent en tant qu'étudiants / jeunes actifs

Des postures
hétéroclites

07/02/2013 - 6

Perceptions et pratiques de consommation des « Digital Natives » en matière de biens culturels dématérialisés - - Etude qualitative - Synthèse des résultats - Janvier 2013

<http://www.csa-fr.com/multimedia/data/etudes/etudes/etu20130212-synthese-etude-digital-natives-janvier-2013.pdf>

DOCUMENT 9



Anne Muxel : Les jeunes et la politique, géométries variables

Dans son dernier livre, « La politique au fil de l'âge », (Presses de Sciences Po), Anne Muxel, directrice de recherche au CEVIPOF, observe de manière précise et originale l'évolution de nos comportements politiques au cours de notre existence. Et pose cette question de départ : est-on forcément « révolutionnaire à 20 ans et conservateur à 60 ? » Son constat : les lignes bougent, les temps changent, attention aux clichés concernant le comportement politique de telle ou telle génération. Les attitudes des jeunes en 2012 ? Anne Muxel nous apporte ici ses réponses. Sachant que les jeunes, souligne-t-elle, ne peuvent être considérés de manière globale, ni univoque. [...]

Une demande d'efficacité concrète

La Revue civique : Pourquoi entend-on en permanence que les jeunes ne croient plus ni dans la politique, ni dans les politiques ?

Aujourd'hui, c'est un Français sur deux qui dit n'avoir confiance ni dans la droite ni dans la gauche pour gouverner. A quelques mois d'une élection aussi décisive que la présidentielle, cela montre bien que le contrat de confiance entre les citoyens et leurs gouvernants est quelque peu entamé. La défiance des jeunes n'est pas plus élevée que celle de leurs aînés.

L'idée commune d'une dépolitisation de la jeunesse est fautive. Socialisés au désenchantement et à la défiance politique, porteurs des désillusions de leurs parents, les jeunes trouvent les chemins de la politique sur la base d'un nouveau paradigme d'engagement, réconciliant une intransigeance sur les principes et un souci de pragmatisme, une exigence sur les valeurs et une demande d'efficacité concrète.

Le succès chez les jeunes des « Guignols de l'Info », du « Petit Journal » de Yann Barthès, c'est-à-dire des émissions qui « mettent en boîte » les politiques, n'est-ce pas le signe d'une « désillusion politique » ?

On peut faire au moins deux lectures des conséquences de la diffusion de la dérision politique et des succès de ce traitement médiatique auprès des jeunes. La première, la plus pessimiste, considère ce phénomène comme délétère, compromettant à plus ou moins long terme le pacte de confiance entre les élus et leurs représentants, au fondement de la représentation démocratique. La seconde, plus

optimiste, voit dans ce phénomène moins l'expression d'un désenchantement politique que la vitalité d'un esprit critique, voire d'une vigilance citoyenne, pouvant renforcer une demande d'exigence démocratique.

Au-delà de la télévision ou des médias traditionnels, cette verve ironique, caractéristique du lien des jeunes à la politique, s'est assez largement diffusée sur le Net et sur les réseaux sociaux.

Les indicateurs plus « classiques » – adhésion dans les partis, dans les syndicats, dans les associations – que révèlent-ils sur cette jeunesse 2012 ?

Les organisations politiques ou syndicales traditionnelles n'attirent plus les jeunes. Les associations ont davantage de crédibilité. Mais le rapport des jeunes à l'engagement a changé. La méfiance à l'égard des appareils est de mise. L'organisation hiérarchique ne correspond plus à leur demande de participation directe. Les formes mêmes de l'engagement ont changé. Dans les années 60-70, l'engagement politique supposait d'embrasser un idéal. Les militants d'alors se battaient pour l'avènement d'une société meilleure, d'un monde nouveau. Rien de tel aujourd'hui. Les jeunes refusent de s'engager sur des dogmes préétablis. Le cadre de la militance et la temporalité de l'engagement ont changé. Le modèle en vigueur suppose un questionnement permanent, une vigilance critique et le refus de la légitimité imposée par la hiérarchie.

Les jeunes ont un usage relativement familier des mobilisations collectives et ont été socialisés dans un climat protestataire qui est celui de la France depuis une vingtaine d'années. Aujourd'hui ce sont près de six Français sur dix qui déclarent pouvoir descendre dans la rue et manifester pour défendre leurs idées ou leurs intérêts. Les jeunes ne font qu'amplifier cette disposition. Par ailleurs, ils optent pour des engagements concrets et souvent éphémères, devant déboucher sur une obligation de résultat et sur des mesures concrètes de la part des pouvoirs publics. Ils ont un pragmatisme politique que n'avaient peut-être pas leurs aînés. Mais cela n'empêchent pas leurs valeurs et leurs idéaux de s'incarner dans leurs mobilisations.

Peut-on parler d'inégalité sociale dans le développement d'une « conscience civique » : en clair, les jeunes des CSP+ sont-ils plus « politisés » et « civiques » que les jeunes issus des quartiers défavorisés ?

La jeunesse n'est pas un groupe homogène, ni socialement ni politiquement. Le diplôme est un facteur discriminant. La jeunesse scolarisée et étudiante n'a pas les mêmes réponses politiques que la jeunesse peu diplômée et déjà sur le marché du travail. La première participe davantage aux élections mais aussi aux protestations dans la rue. Elle vote en grande majorité pour la gauche socialiste. La seconde est plus en retrait de toute forme de participation. Elle vote moins et manifeste peu. Ses choix électoraux se portent davantage vers la droite, et même l'extrême droite. Les fractures sociales, et tout particulièrement celles qui sont induites par le diplôme, provoquent des fractures politiques. Le rapport des jeunes à la politique est loin d'être univoque.

Propos recueillis par Emilie AUBRY.

(*La Revue Civique*, n° 7, Hiver 2011-2012)

<http://revuecivique.eu/articles-et-entretiens/citoyens-vie-publique/anne-muxel-jeunes-et-politique/>

DOCUMENT 10**Les pratiques culturelles des jeunes****L'inégalité d'accès à certaines pratiques culturelles.**

Le suivi sur longue période qu'offre l'enquête sur les Pratiques culturelles des Français montre un certain recul chez les moins de 35 ans de l'écoute de la radio et de la télévision, de la lecture de quotidiens et de livres, de la fréquentation des bibliothèques, des concerts de musique classique, voire une légère baisse de la fréquentation des salles de cinéma chez les 25-34 ans. Ces évolutions sont fréquemment convoquées pour estimer qu'il est nécessaire de développer des politiques volontaristes d'accès à la culture en direction des jeunes.

Celles-ci sont justifiées par le fait que l'accès à la culture de référence, constitutive de l'identité collective, reste marqué par des inégalités très fortes, qui redoublent les inégalités sociales et plus particulièrement celles qui résultent des disparités de niveau d'études. En dépit d'efforts de médiation importants, la culture promue par les institutions publiques n'est d'accès « naturel » que pour les catégories supérieures de la population.

Dans le détail néanmoins, on constate que des pratiques culturelles se sont amplifiées dans toutes les catégories sociales, même si les écarts entre elles sont toujours très marqués. L'écoute régulière de la télévision, ainsi que de la musique, la fréquentation des bibliothèques (pour les femmes surtout), la sortie au concert (hors musique classique), et au spectacle vivant, la pratique d'activités artistiques en amateur, sont des pratiques qui ont progressé parmi les ouvriers et les employés autant que chez les cadres supérieurs.

Pour d'autres, au contraire, comme l'intensité de la lecture, la fréquentation des musées, des concerts classiques, de l'opéra, la fréquentation n'a pas progressé, voire a régressé, et les clivages sociologiques n'ont pas été atténués. La dynamique de l'accessibilité est donc assez différente selon les domaines, au point que si l'explication classique des inégalités d'accès par la distinction fonctionne globalement, elle ne peut être la seule grille de lecture pour justifier l'intervention publique. Pour comprendre les dynamiques à l'œuvre dans la consommation des biens et services culturels, il faut admettre que certains registres sont plus ouverts socialement que d'autres, parce qu'ils ont la capacité de développer des offres plus ouvertes à la culture dite populaire (émissions de télévision, genres de musique, littérature de divertissement, pratiques amateur). En contrepoint, des registres comme la littérature, la conservation muséale, la musique savante sont, par essence, inscrit dans une dynamique de la distinction fortement élitiste.

L'amplification de la diffusion des œuvres, des biens et des services culturels qu'a provoqué l'essor des NTIC rebat en partie les cartes, en redonnant de la vigueur à des pratiques comme le courrier ou le débat, en amplifiant la circulation des œuvres, en favorisant l'apparition de nouvelles pratiques, notamment de création *via* les techniques numériques (par exemple dans les registres de la photographie et de la vidéo). Cette mutation a d'autant plus d'importance qu'elle influence tout particulièrement les pratiques des jeunes.

Bruno Maresca, *Les pratiques culturelles des jeunes*, in

« Les jeunes d'aujourd'hui : quelle société pour demain ? » Cahier de recherche n° 292, CREDOC, décembre 2012

<http://www.credoc.fr/pdf/Rech/C292.pdf>